

LE BERCAIL  
NATYOT

*Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée*

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit  
à la fragilité des individus. Le droit, en somme, de ne pas  
renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

Vous avez entre les mains la **première impression**  
du *Bercail* et nous vous en remercions.

© (éditions) La Contre Allée (2024)

Collection LA SENTINELLE

LE BERCAIL  
NATYOT



« Faute de soleil, sache mûrir dans la glace. »

Henri Michaux, *Poteaux d'angle*

« Ainsi soit-il du froid, maudit partenaire. »

Bertrand Belin, *Vrac*

« Les trois beaux camélias de mon jardinet  
ont bonne apparence bien verte sauf que les feuilles  
baissent le nez et se recroquevillent,  
la question se pose s'ils vivent encore ou  
font seulement semblant. »

Jean Dubuffet & Valère Novarina,  
*Personne n'est à l'intérieur de rien*

« Chez les ombres de la nuit  
Au petit matin, au petit gris  
Combien de crimes ont été commis  
Contre les mensonges et soi-disant les lois du cœur  
Combien sont là à cause de la folie. »

The Strangers, *La Folie*



Elle rentre. La fille rentre. Ça fait longtemps. Très longtemps. Qu'elle n'est pas rentrée. Depuis elle ne sait plus quand. Depuis les cycles ont tourné. Plusieurs fois les cycles de la nature, elle les a vus tourner. Mais ses parents non. Les cycles étaient sans ses parents. Maintenant elle a peur. Un peu. Parce que quand même ça fait longtemps. Comment ses parents ont-ils tourné avec les cycles ? Comment les cycles ont-ils parcouru ses parents, traversé ses parents, sillonné ses parents, peuplé ses parents, comment ? Elle ne sait pas. Elle ne sait rien de ce qui l'attend. Et c'est pour ça qu'elle a peur. Un peu. Elle rentre. Au bercaïl. À la maison. Au royaume de son enfance. Avec les parents qui ont vécu des cycles sans elle. Mais ça va aller. Bien sûr ça va aller. Les parents normalement ça va.

Les parents normalement reconnaissent leur enfant parmi mille. À coup sûr. Les yeux fermés. Ils le reconnaissent en ouvrant leurs narines au maximum. Ils reniflent et ça suffit. C'est comme une bête les parents normalement. N'importe quelle bête. Un lémurien, une sauterelle, un rat, ou toutes les bêtes à la fois. Les parents peuvent être l'ensemble du monde animal. C'est comme ça qu'ils reconnaissent leur enfant. En imitant les bêtes.

Elle sourira. C'est la première chose qu'elle se dit. Je sourirai. Il faut sourire à ses parents quand ça fait longtemps. C'est un bon début de retrouvailles. Un début souriant. C'est mettre toutes les chances de son côté. Du côté de l'enfant qui rentre. On le dit qu'un enfant souriant c'est mieux. Ça plaît. À tout le monde ça plaît. Le début des retrouvailles commencera donc par un sourire. Et ensuite ?

Ensuite viendront les baisers. Les baisers maladroits. Ils feront dans la maladresse. Les trois. Père. Mère. Fille. On ne sait plus s'embrasser quand ça fait longtemps sans. Les bras ou pas les bras. La chaleur ou pas la chaleur. Qui va décider de ça ? Ils ne s'épancheront pas tout de suite. Ils ne s'épancheront peut-être pas d'ailleurs. Ils ne diront rien de l'éternité sans bras et sans chaleur. De la difficulté à

réapprendre. Elle a peur. Un peu. De ça. Que ça ne revienne pas.

Elle est sur le pas de la porte. Elle reste là. Un bon moment. Un bon moment de rien. Ce n'était pas prévu. Autant. Alors que de l'autre côté de la porte. Dans le bercaïl. Dans le royaume de l'enfance. Ils attendent. Ils s'impatientent. Ils regardent à la fenêtre. Ils, c'est eux. Les parents à la fenêtre. Stupéfaits. Face à leur enfant sur le perron. Qui ne bouge pas. Enfant-statue. Alors ils font pareil. Les parents restent figés. Ils se disent que c'est la meilleure chose à faire. Pareil qu'elle. Ça fait que personne ne bouge. On dirait que personne ne va bouger. Même jamais. Ils pourraient rester comme ça. À ne pas savoir. À ne pas vouloir. La fille pourrait aussi choisir de repartir. Éviter les retrouvailles. Les baisers maladroits. L'incertitude de la chaleur retrouvée. Changer d'avis pourquoi pas. Décamper de là. À toute vitesse. S'en retourner d'où elle vient. Par la même route que celle par laquelle elle est venue. Pourquoi pas. Ça éviterait à la fille de sourire.

Mais elle n'est pas de celles-là. La fille n'est pas une fuyante. La fille ne renonce pas. Ça ne lui ressemblerait pas. Elle s'en voudrait à mort. Rebrousser

chemin par peur. Elle s'en voudrait à mort. Il lui faut être courageuse. Et on dit d'elle qu'elle est courageuse. Souvent on le dit. Elle l'entend dire. Alors c'est vrai. Puisqu'on le dit. De l'entendre dire lui plaît. Parce qu'elle le pense aussi. Je suis une courageuse. Une vaillante. Un sacré bout de femme. Alors fuir non. Il en est hors de question. Ce serait faire mentir les autres. Ce serait tourner le dos au courage qu'on dit qu'elle a. Tout s'effondrerait. Tout serait à recommencer. Et ça rajouterait des cycles supplémentaires aux retrouvailles. Elle s'en voudrait à mort. Les parents, c'est aujourd'hui.

Elle sonne. Elle frappe. Elle fait les deux. Elle ne peut plus attendre. C'est le moment. C'est maintenant. Ça la met hors d'elle. Elle sort d'elle.

Furibonde. Virulente. Emportée. Frénétique.

Dans le bercail, on met du temps à réagir. Père. Mère. Les deux entendent frapper. Ils se regardent. Les yeux se touchent. Se questionnent. Ils ne sont plus sûrs de vouloir ouvrir. Valse-hésitation. Ils ne savent pas pourquoi ils hésitent mais ils hésitent. De l'avoir vue hésiter peut-être. Ça les a refroidis. Elle sonne encore. Elle frappe encore. Sans retenue. Elle devient folle ou quoi ? Les parents paniquent. Mais ils y vont. Ensemble. Les deux ensemble. Pèremère.

La fille a bien de la chance d'avoir ses deux parents encore ensemble. Ce n'est pas le cas pour tout le monde. Elle ferait bien de le prendre en compte. Les deux ensemble se dirigent vers la porte. La porte qui résonne des coups de la fille, leur fille, Fille, qui ne s'arrête plus de vouloir rentrer. Retrouver ses parents. La chaleur de ses parents. Depuis tout ce temps.

Ils ouvrent. Ils la voient. Ils la redécouvrent. Ils avaient oublié son visage. La vie de son visage. Les traits mouvants de son visage. Rien à voir avec les photos cachées dans le tiroir de la commode. Un visage en vrai ça frétille. Ça sautille. Ça gigote. Ça fait ce que ça veut un visage. Ce n'est pas domptable un visage. Personne ne dompte son visage. Personne ne dit à son visage : tu m'obéis maintenant, tu t'arrêtes de bouger, tu t'arrêtes d'être vivant. Non, personne. Et puis un visage, ça marque aussi. Ça prend les marques des cycles. Les parents voient les marques des cycles qui ont tourné sur le visage de leur fille. Ils voient qu'elle a traversé des choses qu'elle ne leur dira pas. Des choses personnelles. Ses choses à elle. Pourtant ils aimeraient tout savoir. Surtout lui. Père. Mère moins. Mère pas tout. Elle en lit bien assez sur le visage de la fille dans l'encadrement de la porte. C'est déjà beaucoup ce qu'elle voit

là. Mère est secouée par les marques du visage. La fille fait comme elle a dit. Elle sourit.

Ils la font entrer avant même de l'embrasser. À la queue leu leu. Les trois. Dans le bercail. S'embrasser, ils le feront dedans. À l'abri. C'est préférable à l'abri. Les trois le pensent. La fille pose son sac. Regarde tout autour d'elle. Constate que rien n'a changé. Elle ne sait pas si elle aurait voulu que ça ait changé.

Elle décide du moment où il faut s'embrasser qui est pratiquement tout de suite. Juste après le sac posé. Avant les mots. Dans le silence de la constatation du non-changement de ce qui l'entoure. Et elle décide finalement de joindre les bras aux baisers. Pour entrer dans le vif du sujet. Dans le lard des parents. La couenne familiale. Elle attaque par Mère. La première à s'être présentée à elle. La fille n'avait pas de priorité. Ce fut Mère. Ce fut rapide. Sec. Même avec les bras. On ne s'est pas éternisées. Puis vint Père. Pas mieux.

Les bras auraient pu faire des millions de fois le tour des parents. Autant de tours que d'années, de mois, d'heures sans eux. Si les bras avaient été autonomes.

Mère dit qu'il faut qu'on s'installe. Installés, on sera mieux. Ce sera plus confortable. Ça va nous

détendre. Ils s'installent dans la cuisine. C'est chaleureux la cuisine. Mère dit aussi qu'il faut boire un verre d'alcool. Ça fera venir les histoires. Normalement l'alcool fait venir les histoires. Ils ne savent pas par où commencer. Depuis tout ce temps. Ils forment un triangle. Chacun sur une chaise. Autour de la table. Personne ne s'est mis à côté de personne. Tous à égale distance les uns des autres. Un triangle équilatéral. La fille en a dessiné ici des triangles. Avec tout l'attirail pour la géométrie. Règle compas rapporteur. Dans la cuisine. Pendant que Mère s'affairait. La fille aimait bien faire la géométrie dans la cuisine. Même si Mère hurlait à cause des trous de compas dans la table. Le premier mot de Père surgit. Il dit : alors. Sans que ce ne soit une question. Un alors comme un râle. Un alors nous y voilà. Effectivement ils y sont. Les parents avec la fille rentrée au bercaïl.

Ils parlent de la vie en général. Mais pas des sujets qui fâchent. Y en a quand même quelques-uns. Des sujets épineux. Alors ils préfèrent survoler de haut. De très haut. Se faire une idée approximative pour l'instant. On verra pour les détails si la fille reste un peu. On doit y aller doucement. Faire revenir la chaleur. Ce n'est pas si simple. La cuisine ne suffira

pas. On ne peut pas compter sur la convivialité d'une cuisine pour faire tout le boulot.

Encore quelques survols. Puis ils vont se coucher. Ils se disent qu'il est tard. Ils sont tous les trois d'accord. Ça commençait à faire long dans la cuisine. En triangle. À slalomer entre les sujets épineux. La fatigue est tombée. La chambre était prête depuis longtemps pour Fifi. Il n'y avait rien d'autre à faire que de se mettre au lit.